

Arts, de J. de Carlenças (Lyon, 1749), et une autre pour *la Peinture*, de Michel (Lyon, 1767).

Tout de même, l'imprimerie, qui avait été l'une des branches les plus florissantes de l'industrie lyonnaise, qui comptait encore à certaine époque récente « vingt-quatre [ateliers] à la tête desquels étaient des hommes éclairés et intelligents », se trouve, en 1763, dans un marasme total. Les imprimeurs lyonnais, dont le nombre est tombé à douze, de par la volonté d'un arrêt du Conseil d'Etat du roi (31 mars 1739), ne possèdent plus que cinquante et une presses, et trente à peine sont en œuvre : Aimé de La Roche, à lui seul, en occupe douze. Maints libraires, Rigollet entre autres « qui est un de ceux qui a terni le plus la réputation de la librairie, par les ouvrages scandaleux et prohibés qu'il a mis en vente », sont réduits à la mendicité. D'autres servent de clerks à la communauté, et ils n'ont de libraires que le titre. Les presses sont surtout occupées à imprimer des contrefaçons sur lesquelles la Chambre syndicale de la Librairie ferme volontiers les yeux : ne pouvant les atteindre utilement, tant elles sont nombreuses, l'Autorité les considère, étrange opportunisme, comme une compensation légitime des contrefaçons étrangères introduites en France.

Pourtant, la situation est grave. Dans une lettre adressée à M. de Sartines et conservée à la Bibliothèque Nationale, Bourgelat, le même Bourgelat qui devait fonder les Ecoles vétérinaires en France, qu'un arrêt du Conseil d'Etat a nommé, le 20 janvier 1760, inspecteur de la Librairie, et qui a prêté serment de fidélité le 1^{er} février, Bourgelat fait un noir tableau de l'imprimerie à Lyon : « Le sieur Barbier n'emploie [ses presses] ni pour lui, ni pour le public ; tout son ouvrage se borne à l'exécution de ce que MM. les fermiers des postes lui demandent dans certains tems de l'année ; Louis Buisson, Jean-Baptiste Réguillat, Geoffroy Renaudet, J.-M. Bruyset en ont presque toujours une uniquement destinée à faire des épreuves ». Quant à la librairie, la situation n'en est, bien entendu, pas plus brillante. « Les frères Detournes [qui] descendent des plus anciens libraires du Royaume, réfugiés à Genève dès la triste époque de la Saint-Barthélemy, rentrèrent en